

Le dernier jour du Losar de Vicky le rebelle



Rabattre les grosses masses de yaks vers les abris de pierre, le soir, quand les rayons du soleil baissent, là-haut, dans les alpages est un vrai divertissement.

De longs mois, nous accompagnons les jeunes femmes des hommes dans ces vastes étendues caillouteuses à la recherche de creux de verdure auprès des torrents chantants.



Mais il reste de merveilleux instants pour divaguer en liberté, grisés par le vent ou les délicats parfums des herbages. Courser les marmottes aboyeuses ou chasser les gros oiseaux noirs qu'ils appellent les « phorok » (choucas), quand ils viennent s'attaquer au fromage mis à sécher...

Nos tâches sont variées, mais toujours amusantes.

De mon observatoire stratégique, sur la place du village, je regarde l'agitation de ceux qui marchent sur deux pattes.

Ils croient nous diriger et nous participons volontiers à leurs tâches avec les troupeaux.



Nous veillons sur les petits du bétail qui auraient tendance à s'écarter. A chaque fin du jour, il faut les enfermer dans de petites « niches » de pierres pour les abriter du froid, de nos frères sauvages et des loups.

Notre temps est rythmé par les heures de la traite et celle du repli à la bergerie.



Nous avons la récompense, là-bas. Le ventre est content. A rester près d'elles, elles n'oublient pas de nous donner la « tsampa » (farine d'orge grillée), la caillette du lait ; les restes de chapatis (pain-crêpe) ou de « thukpa » (soupe).

Elles comptent sur nous, les bergères, et, si l'accès aux abris près du foyer nous est interdit, les nuits sont belles sous un ciel si étourdissant d'étoiles et de paix.

Quelques hurlements parfois nous font dresser l'oreille, mais l'ennemi sait que nous faisons rempart et notre courage est reconnu bien loin à la ronde.

Maintenant, c'est la saison du repos. Nous sommes redescendus dans la vallée. Le froid est revenu. Il va durer longtemps.



Sur des versants mieux exposés, certains sont encore dans les bergeries basses. Ils ne rentreront que lorsque la neige dissimulera complètement les quelques touffes séchées accessibles.

Ici, l'arrachage de l'herbe, en fin d'été, permet de charger les toits de bonnes réserves de fourrage.

Les troupeaux sont rentrés. Yaks, chèvres, moutons, chevaux, ânes, relâchés chaque matin, vont librement à travers les champs désertiques. Ils descendent d'un pas nonchalant vers les profondeurs arrosées des ruisseaux, ou errent aux alentours des villages.



Quand le soleil disparaît derrière les sommets, tout ce qui bouge, à quatre ou à deux pattes converge vers les entrées des maisons. C'est parfois un peu la bousculade. Les animaux à quatre pattes encombrent le passage rudoyés parfois par les autres, ceux qui dirigent et montent à l'étage. Quand la porte s'ouvre, chacun s'empresse de regagner son quartier.

Ça grogne, ça bêle, ça beugle, ça hennit, ça crie en s'agitant avec un bâton pour les deux pattes.



Nous, on nous nomme les chiens. Nous sommes habitués à être refoulés au dehors et nous veillons généralement blottis derrière un muret ou sur un tas de fumier, essayant de nous réchauffer en nous enroulant au mieux dans notre fourrure.

Moi, Socrate, je résiste. Mon poil est épais et dense. Je n'insiste pas pour m'introduire chez eux. Tant qu'on n'oublie pas de me donner la gamelle de tsampa, tant que je ne suis pas chassé et que j'arrive à récupérer quelques restes de galettes...

Tommy, lui, le chien de la famille d'en face, arrive souvent à monter à l'étage. Flatteur, il se prête à toutes les sageries qu'on lui demande. Les petits des hommes jouent avec lui, l'habillent, attachent des choses bruyantes à sa queue, le dressent à danser, à s'asseoir sur son derrière, à marcher à deux pattes comme eux. Il arrive toujours pour les accueillir quand ils reviennent, en agitant son panache et en aboyant joyeusement.

Je le regarde s'exciter et trouve toujours un peu stupide son empressement à leur plaire. Mais, quelques fois, quand il fait très froid dehors, il est autorisé à entrer. Les femmes et les enfants le chahutent longuement, l'agacent, le taquent, l'allèchent par des jeux cruels et, à la fin, il récupère les meilleurs morceaux des restes de thukpa... avec parfois de la viande... Alors, Tommy, l'asservi, le guignol, le tout-fou au poil raide et hirsute a fait son choix.



Pièges à loup



squelette



Jeu d'enfant sur la place du village



Les festivités du Losar (fêtes du nouvel an)

Et Vicky ? Vicky le rebelle. Ton histoire me fait si mal aujourd'hui encore.

Tu es pour moi le symbole de la pureté. L'insoumis, le Vicky indompté, victime d'être resté simplement animal, et victime de la sauvagerie des « animaux civilisés », les « deux pattes ».

Ce dernier jour du Losar, qu'est-ce qui t'a pris ? Depuis combien de temps avais-tu jeûné ?

Le meilleur, le plus jeune, le plus vif, le plus agile dans les alpages... Tu faisais envie encore, aux derniers beaux jours, par ton air fier et ton indépendance. Plus léger que tous pour gambader, ta liberté et ta joie faisaient plaisir à voir...

La journée a été magnifique. Les animaux commencent à regagner la place. Une effervescence joyeuse anime les hommes, les femmes, les enfants. Ce soir encore, ils se réuniront auprès du poêle pour la fête.

Une troupe agitée surgit derrière la dernière maison.



Je me redresse. Je distingue une bête noire tenue... en laisse ?

On la pousse. On la tire. On la traîne...

Que se passe-t-il ? Des coups de bâton tombent. La pauvre créature est rossée. Seuls les cris des hommes crèvent l'air glacé et métallique.

Vicky ! Quel malheur !

Châtiment suprême. La mâchoire droite sauvagement crochetée, ensanglantée, tu es tiré de droite et de gauche par deux chaînes, deux enfants, deux tortionnaires qui te traînent et te font traverser le village.

Tu baves atrocement. L'écume rouge recouvre ton museau haletant. Ta langue, à demi arrachée pend lamentablement sur le côté. Tu ne dis rien. Tes yeux crient silencieusement. Injectés de sang, les pupilles fixes, le regard perdu dans un abîme de souffrance, tes yeux jadis si arrogants ne semblent plus voir ce monde.

Vicky , mon frère, mon héros, qu'as-tu fait ?

Tu es déjà dans la mort, trébuchant, répondant à peine aux estocades dont on te harcèle.

Ils te tiennent en respect à l'abri de leurs bâtons et toi, tu as déjà compris et tu ne luttas même plus...

Ils arrêtent leur parcours et t'attachent au poteau, près de l'épicerie.

Certains te crachent dessus. D'autres, enragés, tirent et agitent les chaînes, remuant et enfonçant le crochet fiché dans tes chairs, arrachant un peu plus ta mâchoire, là, juste sous ton oreille droite...

Que j'ai mal quand je repense à cette scène, à l'horreur de ta douleur, à ton air absent.

Ces animaux, dits plus intelligents, ils sont si cruels, ceux-là même que flatte Tommy.

Tiens, il est passé près de toi, Tommy. Il t'a léché le visage... et il est reparti vers la maison, la queue basse.

Qu'as-tu fait pour mériter un tel châtement ?

Quel acharnement ! Les enfants surtout, surexcités par ta souffrance...

Pauvres de nous ! Dans ces dures saisons, si l'on ne veut pas s'asservir, si l'on n'a pas de famille généreuse, il ne nous reste, pour nous nourrir, que les figurines de pâte à la farine qu'ils vont jeter aux quatre points cardinaux du village après leurs cérémonies...



Pukthal Monastery

Ici, l'homme ne tue pas lui-même, paraît-il.

Tu as rencontré un petit mouton... bien appétissant.
Au début, c'était presque un jeu... Tu l'as couré un moment et
puis, tu as laissé parler ton instinct ancestral...

Philosophie religieuse, hypocrisie religieuse...



Les drapeaux de prières



Dévotion...

Les étrangers sont passés. Ils sont repartis les yeux baissés. Ils ne feront rien. Ils ne vont pas se mêler des coutumes locales.

Bien plus tard, je les ai vus revenir. Il faisait nuit.

Il faisait très clair.

La neige craquait par plaques sous leurs pas. Ils t'ont cherché. Tu n'étais plus là. Peut-être voulaient-ils mettre fin à ton martyre ?



Vénus brillait de tout son éclat près du sommet blanc scintillant. L'as-tu encore vue ?

As-tu attendu le point du jour pour promener une dernière fois ton regard trouble sur les étendues magiques de ta liberté ?

Vicky le rebelle, ADIEU.



S'asseoir, loin de tout. Faire la pause dans le silence. Se noyer dans un paysage trop immense. Prendre le temps de se perdre...

Ne plus comprendre...

Comme si l'on avait un jour compris quelque chose.

Et ici aussi, les hommes sont les mêmes, capables du meilleur comme du pire...

Ils se sont donné des règles comme partout ailleurs, mais cela ne les empêche pas d'être de véritables animaux sauvages cruels et sans retenue.

Annick Pattin. Hiver 2003/2004. Vallée du Zaskar. INDE.

